

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1927-1928. — N° 84

FRANÇOIS VILLON

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le vendredi 25 mai 1928

PAR

Pierre-Laurent-Marie LÔO

Né à SIGNAC (Haute-Garonne), le 25 janvier 1904.

Examineurs de la Thèse	}	MM. ABADIE, professeur.....	Président.
		VERGER, professeur.....	Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		DAMADE, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

17, RUE POQUELIN-MOLIÈRE, 17

1928



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548412_0087

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1927-1928. — N° 84

FRANÇOIS VILLON

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le vendredi 25 mai 1928

PAR

Pierre-Laurent-Marie LÔO

Né à SIGNAC (Haute-Garonne), le 25 janvier 1904.

Examineurs de la Thèse	{	MM. ABADIE, professeur.....	Président.
		VERGER, professeur.....	{ Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		DAMADE, agrégé.	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

47, RUE POQUELIN-MOLIÈRE, 47

1928

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS... Doyen

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. LANELONGUE, BADAL, POUSSON, MOURE, PRINCETEAU
W. DUBREUILH, RIVIÈRE

PROFESSEURS

MM.	MM.		
Clinique médicale	VERGER	Zoologie et parasitologie	MANDOUL.
id.	CASSAET.	Médecine expérimentale	MAURIAC.
Clinique chirurgicale	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique	TEULIÈRES.
id.	BÉGOUIN.	Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	ROCHER.
Pathologie et thérapeutique générales	CARLES.	Clinique gynécologique	GUYOT.
Clinique d'accouchements	N.	Clinique médicale des maladies des enfants	CRUCHET.
Anatomie pathologique et microscopie clinique	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale	DENIGÈS.
Anatomie	VILEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUILH.	Médec. coloniale et clinique des maladies exotiques	LE DANTEC.
Physiologie	PACHON.	Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène	AUCHÉ.	Clinique des maladies des voies urinaires	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie	LANDE.	Clinique des maladies nerveuses et mentales	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médicale	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN.
Chimie	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquées	BARTHE.
Botanique et matière médicale	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie	SELLIER
Pharmacie	DUPOUY.		

MM. LABAT (Pharmacie). — DELAUNAY (Physiologie).
MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale)



AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie	DUBECQ.	Maladies mentales	PERRENS.
Histologie	LACOSTE.	Chirurgie générale	PAPIN.
Anatomie pathologique	MURATET.	id.	JEANNENEY.
Parasitologie et sciences naturelles	R. SIGALAS.	id.	CHARRIER.
Histoire naturelle pharmaceutique	FOURMENT.	id.	LOUBAT.
Médecine générale	CREYX.	Obstétrique	PERY.
id.	BONNIN.	id.	FAUGÈRE.
id.	AUBERTIN.	Pharmacie	GOLSE.
id.	DAMADE.		

COURS COMPLÉMENTAIRES

	MM.		MM.
Clinique dentaire	CAVALIÉ.	Démonstrations et préparations pharmaceutiques	LABAT.
Médecine opératoire	PAPIN.	Pharmacie chimique	GOLSE.
Ophthalmologie	CABANNES.	Chimie minérale	GOLSE.
Puériculture.	ANDÉRODIAS.		

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes MM. N.
Cours complémentaire annexe — Prothèse et rééducation professionnelle GOURDON.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MA FAMILLE



A MES AMIS

A MES MAÎTRES

PRÊTRES DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE
ET PROFESSEURS DE LA FACULTÉ DE BORDEAUX

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ CH. PERRENS

*Médecin-chef de la Maison de Santé de Château-Picon,
Décoré de la Croix de guerre.*

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. ABADIE

*Professeur de Clinique des maladies nerveuses et mentales
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Décoré de la Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

AVANT-PROPOS

Il me semble vain d'exposer comme souvent, au début d'une thèse, la difficulté de l'œuvre et la vanité de l'entreprise; j'en suis le responsable, non le juge.

D'ailleurs, libre des observations sollicitées et attendues qu'il faut patiemment recueillir, des longues bibliographies qu'il faut parfois traduire, j'ai entrepris avec plaisir cette étude pour moi nouvelle et jusqu'au bout agréable.

Je m'excuse auprès de mes maîtres d'avoir choisi mon sujet aux confins de la médecine, mais je ne suis pas le premier, et, fort de l'exemple des uns, de l'encouragement des autres, je redoute surtout d'avoir entrepris une œuvre à laquelle j'ai, sans doute, « plus travaillé qu'entendu ».

M. le professeur Perrens m'a inspiré ce choix, guidé de ses conseils, encouragé de sa bienveillance; ses cours très suivis témoignent de l'intérêt de son enseignement : il est, je crois, responsable de beaucoup de vocations psychiatriques.

Parmi les stages dans les divers services d'hôpital, mon séjour à Château-Picon est un souvenir particulièrement agréable.

M. le professeur Abadie m'a fait l'honneur de présider cette thèse.

Aux consultations du mercredi, ses interrogatoires patients, ses examens minutieux m'ont révélé le processus laborieux certes, mais nécessaire pour aboutir au difficile et brillant diagnostic des maladies nerveuses.

A ces deux maîtres, de personnalité différente, je dois beaucoup du peu que j'ai acquis.

Je leur en exprime ici ma très vive gratitude.

MEMENTO BIOGRAPHIQUE

1431. — Naissance de François de Montcorbier.

Vers l'âge de 7 ans, il est confié à un moine de Saint-Benoît-le-Bétourné, maître de Villon, dont il prendra le nom.

A 12 ans, il va suivre les cours de l'Université.

1449. — François Villon est reçu bachelier.

1452. — Entre le 2 mai et le 26 août, il obtient successivement la licence et la maîtrise ès arts.

1451-1453. — Affaire du « Pet au diable ». A ces troubles du quartier latin, l'écolier participa, sans doute, « mais avec discrétion », nous dit M. Thuasne, « en égard, sans doute, pour son protecteur et pour le prévôt de Paris dont il fréquentait l'hôtel ».

1455. — 5 juin. Affaire Sermoise. Villon tue un prêtre qui l'a attaqué et s'enfuit de Paris.

1456. — Il rentre à Paris, ayant obtenu des lettres de rémission. Il compose ses lais improprement appelé Petit Testament et participe au vol du collège de Navarre.

1457. — Découverte du vol du collège de Navarre.

L'écolier « s'absente ». La vie errante commence; il va à Blois, chez le duc d'Orléans peut-être, puis à Moulins, où le duc Jean II lui prête quelque argent.

1460. — Nous le trouvons dans les prisons du duc d'Orléans. Le 17 juillet, l'entrée dans la ville de la princesse Marie donne « issue aux enclos ». Villon est libre.

1461. — Il est à Meung-sur-Loire, prisonnier de l'évêque Thibaud d'Auxigny, au pain et à l'eau, et attend la mort au fond d'un « cul de basse fosse » où Nicolas d'Orgemont, l'amant de la

belle Heaulmière, a si mystérieusement succombé (1). Le 20 octobre, le passage du roi Louis XI le délivre.

Villon semble être revenu à Paris sans y rester et, caché dans une retraite sûre, dit-il, il écrit son testament.

1462. — Enfermé pour vol au Châtelet, il va être libéré, mais la Faculté s'y oppose; un arrangement avec le bedeau Laurent Poutrel, auquel il promet de payer six vingt écus, en compensation du vol du collège de Navarre, lui permet d'en sortir en novembre.

1462. — Un soir de novembre, ayant dîné chez Robin Dogis, au Chariot, avec Roger Pichart et Hutin du Moustier, ils passent rue Saint-Jacques devant l'« escritoire » de maître Ferrebouc, notaire pontifical et commissaire royal dans l'affaire du collège de Navarre. Ils injurient ses clercs, il y a bagarre; maître Ferrebouc entendant du bruit arrive et reçoit un coup de dague. Au sortir de la rixe, Villon est arrêté et condamné à être « pendu et étranglé ».

Il médite et, repentant, écrit sa ballade (des pendus) pour que ses frères humains n'aient le cœur contre lui endurci. Mais il lui faut une épitaphe digne de sa réputation; la voici :

Je suis François dont il me pèse,
Né de Paris empres Pontoise
Et de la corde d'une toise
Saura mon cou que mon cul pèse (2).

1463. — Un appel au Parlement favorablement accueilli, l'arrêt cassé. Mais en raison de sa mauvaise vie, François est banni pour dix ans de « la prevosté et vicomsté de Paris ». D'où sa ballade malicieuse qu'il adresse au clerc du guichet :

Que vous semble de mon appel, Garnier... (3).

Le 5 janvier, Villon quitte Paris.

Là s'arrête sa biographie.

(1) Thuasne, *Œuvres de Villon*, p. 50.

(2) Le codicille vers 160.

(3) Le codicille vers 199.

FRANÇOIS VILLON

ETUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

INTRODUCTION

La vie de Villon, jusqu'à hier fort obscure, fut éclairée, ces derniers temps, par les travaux des paléographes, entre autres MM. A. Longnon, Champion, Schwob et Thuasne.

Mais beaucoup de choses de ce passé lointain sont encore imprécises que jamais on ne connaîtra.

Les auteurs ne sont pas d'accord pour attribuer au poète la paternité de telle œuvre, les *Repues franches*, par exemple, ou en faire le héros de certaines aventures. Aussi ne m'en suis-je pas tenu à un seul texte, mais j'ai choisi dans les diverses éditions et biographies, prenant comme vrai ce qui paraissait le mieux établi (car les critiques font souvent et ici surtout œuvre d'exégètes) et à défaut d'opinion personnelle, j'ai adopté le point de vue le plus récent.

Ceci pour la commodité de l'étude et l'uniformité d'une vie.

Mais je n'ai pas tenu compte des choses contestées si elles présentaient la moindre importance au point de vue pathologique.

Sans admettre avec les déterministes que l'homme, dans ses

actes, est sous la dépendance absolue du milieu, il en subit du moins l'influence. Aussi le premier chapitre de ma thèse a-t-il pour but de recréer la société où Villon a vécu, ce qui nous permettra de mieux apprécier ses réactions en tenant compte des mœurs de son temps ; nous y verrons aussi l'atmosphère et les événements qui auront contribué à former sa sensibilité.

Les travaux de MM. Thuasne et surtout Auguste Longnon m'ont fourni les éléments concernant la vie du poète ; M. Paul Lacroix m'a renseigné sur le moyen âge, mais surtout le magnifique ouvrage de M. Pierre Champion m'a donné des documents sur *Villon, sa vie, son temps*.

Avant d'entreprendre mon étude, j'avais lu celle faite sur le même sujet par M. Yve Plessis ; j'y ai trouvé des renseignements précieux, mais souvent l'interprétation des choses qu'il constate est trop absolue ou trop hâtive pour qu'on ne soit pas tenté de le réfuter.

Je ne me suis pas attardé comme lui aux stigmates de dégénérescence. Ils sont difficiles à constater et à apprécier chez Villon. Ceux qu'il cite peuvent être contestés avec les mêmes bonnes raisons qu'il donne pour les établir.

Par exemple, il déduit l'alopecie de Villon de la confession qu'en fit le poète :

Il fut rès, chef, barbe et sourcil
Comme un navet qu'on ret ou pèle (1).

Mais cette disgrâce put n'être que passagère, car souvent la justice, pour supprimer leur tonsure, faisait raser les clercs indignes. C'est l'interprétation de Marcel Schwob que semble confirmer le legs de Villon où il donne à son barbier « les rognures de ses cheveux » (2). Et plus loin ne dit-il pas aussi :

Trop plus mal me font qu'oncques mais
Barbe, cheveux, pénis, sourcils ? (3).

(1) G. T., 1896-1897.

(2) P. T., 242.

(3) G. T., 1964-1967.

Ceci ferait croire plutôt à une alopécie acquise.

D'ailleurs, même si quelques stigmates existaient réellement, pourrait-on en déduire que Villon était un dégénéré?

La médecine contemporaine semble s'éloigner un peu des tendances d'hier, les apparences extérieures ne reflètent pas toujours l'âme et le cerveau de l'homme...

... Je n'ai voulu être pour Villon ni un thuriféraire ni un détracteur, mais un observateur. La bonne foi a présidé à cette étude, je l'ai entreprise sans idées préconçues et je n'ai donc pas eu besoin de solliciter de texte pour dégager ou confirmer un diagnostic fait *a priori*.

PREMIÈRE PARTIE

SAINT-BENOIT-LE-BÉTOURNÉ -- ENFANCE DE VILLON — SON MILIEU — SON TEMPS

Un cloître assez vaste, avec « des maisons entourées de jardins et groupées autour de l'église », une vraie cité ayant ses intérêts, ses gloires, ses rancunes, jalouse de ses privilèges et fidèle au roi qui les lui octroya. L'église est très vieille puisque le premier titre qui la mentionne est une charte d'Henri I^{er} éditée en 1045. Chaque génération y a laissé son empreinte : on y voit des piliers romans, des fleurs gothiques, des moulures plus fraîches attestant des réfections récentes (1); mais, ajoute Champion, on était « touché par la simplicité religieuse de cette vieille église, par la grâce de ses voûtes légères ».

Voilà quel fut le premier horizon de Villon, placé très jeune chez un chanoine de Saint-Benoît qui « enfant le leva de maillon » et lui fût « plus doux que mère » (2), un brave homme de chanoine, pieux, lisant régulièrement ses offices, ayant une sage conduite, de hautes relations dans la magistrature et le clergé, considéré de tous et même de Villon...

C'est par lui que le pauvre écolier fut initié aux choses pieuses, car il devait lui conter forces histoires édifiantes puisées dans la Bible, les évangiles et la vie des saints.

(1) D'après Champion, *F. Villon, sa vie, son temps*, 2 vol., Paris, Champion, 1913.

(2) G. T., v. 831-832.

De plus, le cours de l'année liturgique ramenait un cycle de fêtes ayant chacune son appareil, son décor symbolique :

A Noël, on jonche l'église de paille ; aux fêtes de l'été, on met de l'herbe verte. Chacun apporte du buis pour les rameaux, les images pieuses sont voilées de crêpe pendant le carême ; à la Pentecôte, on lâche des oiseaux sous les arceaux et on jette des étoupes enflammées et des fleurs au chant du *Veni Creator* (1). Puis, les processions : les Rogations, la Fête-Dieu ; on dresse des reposoirs, les enfants portent des torches ; bourgeois notables, gens d'église, se parent de galons dorés et de fleurs.

Ces événements mystérieux, ces rites somptueux créent une atmosphère mystique qui frappe une âme neuve d'une empreinte indélébile, et Villon s'en souviendra plus tard quand, évoquant les apôtres dans la ballade des seigneurs du temps jadis, ceux-ci lui apparaissent comme il a vu les moines de Saint-Benoît :

D'aubes vestus, d'amy coeffez (2).

On n'avait pas, d'ailleurs, dans ce bon cloître que des soucis surnaturels. Il fallait pourvoir au pain quotidien, à la vie matérielle. Il y avait un marché dans la cour du cloître, toutes les semaines je crois ; puis, quelques prébendes, des droits de prélèvements, des redevances.

Mais, plus que ses intérêts, il fallait défendre ses prérogatives, son prestige gravement compromis par la convoitise d'un autre chapitre de moines, celui de Notre-Dame.

Une lutte sourde, longue, qui semble terminée parfois et renaît à la moindre question de préséance, oppose les deux chapitres. Et, à ses rivaux pleins d'orgueil, Saint-Benoît répond qu'il est décidé à défendre ses privilèges, immunités et franchises ; qu'il est un corps collégial de chanoines exempt, de temps immémorial, de la sujétion et de la correction de la Cathédrale de Paris.

On leur fit savoir aussi très discrètement qu'ils ne savaient

(1) D'après Champion.

(2) G. T., v. 386.

pas chanter, ce qui fut considéré comme une grave offense. Il y eut des péripéties féroces et comiques, on en vint aux mains, on fit des prisonniers; il fallut un arrêt du Parlement pour calmer ces chanoines, car les uns avaient leur orgueil, les autres leur fierté, tous la même obstination.

A ces luttes, le protecteur participa, et Villon enfant en fut le spectateur. Il entendait les colloques et les doléances que les visiteurs exposaient en sa maison de la porte rouge, au paisible chapelain qui devait en être fort marri (1).

Mais cette querelle de chanoines ne couvrait pas cependant la rumeur de Paris.

Nous sommes en pleine guerre de Cent ans, et Villon avait à peine cinq ans lorsque les Anglais quittèrent la ville.

On était loyaliste à Saint-Benoît et l'on fit une procession solennelle; tous, petits et grands, y prirent part, et les cierges, malgré la pluie et le vent, ne s'éteignirent pas (Champion).

Cependant, les bandes de malfaiteurs s'introduisent dans la capitale. L'hiver est rigoureux, la disette sévit. En 1437, le roi « Charles VII le Bon », le « grant Charles », entre à Paris. Il y a un peu de joie, un retour de confiance, de belles fêtes. Des poupées en toile représentant des soldats anglais sont pendues aux portes de la ville. Puis, la tempête, la pluie, la Seine déborde, une épidémie de variole emporte de nombreux enfants, la famine revient, les loups apparaissent en 1439 :

A la Noël, morte saison,
Que les loups se vivent de vent (2).

L'un d'eux, particulièrement féroce, est célèbre. Il a la queue coupée, on l'appelle Courtault, on parle de lui comme d'un grand capitaine (3). « Gardez-vous de Courtault », se disent les braves gens.

1440, les écorcheurs pénètrent dans la ville, ils volent les enfants pour rançonner les parents; ceux qui ne sont pas rache-

(1) D'après Thuasne, le chanoine aurait même été emprisonné.

(2) Petit Testament, vers 10-11.

(3) D'après Champion.

tés sont impitoyablement mis à mort. Quelques bandits sont pris et pendus, que Villon peut-être s'en fut contempler. .

Ainsi, à l'âge où l'âme neuve enregistre les moindres choses qui l'émeuvent, c'est une atmosphère de mystère, de deuil et de misère qu'il trouve. Les malheurs qui frappent autour de lui, le danger qui plane sur tous, lui apprennent que « vivre aux humains est incertain » (1) et forment son âme mieux que « tous les commentaires d'Averroès sur Aristote » (2).

Villon grandit à l'ombre du cloître; instruit par son protecteur, il ne connut pas les rigueurs des maîtres d'alors détestés par Marot :

... Car c'étaient de grandes bestes
Que les régents du temps jadis.

Sans doute, parfois, il va faire une visite à sa mère, peut-être l'accompagne-t-il au « Moustier dont elle est paroissienne » et qu'il peindra plus tard. Il flâne le long des rues étroites et sombres, ses yeux d'enfant s'arrêtent à contempler les enseignes « sculptées sur les façades des maisons ou sous l'aspect de lourds tableaux bariolés suspendus au-dessus de la rue à de gros crampons de fer » (3).

Peut-être ces premiers aspects de la vie extérieure eurent-ils leur influence dans la formation de la sensibilité de l'artiste et du poète...

Villon est un adolescent petit et timide, « sec et noir comme écouvillon » (4), « plus maigre que chimère » (5), peu armé, semble-t-il, car, ainsi que l'a noté Marcel Schwob : « En un siècle où la force, le pouvoir, le courage, ont seuls quelque valeur, il est petit, faible et lâche ».

Il va suivre les cours de l'Université et se mêler à la bohème d'alors. Les étudiants, grossis par les clercs, nous dit un histo-

(1) Petit Testament, vers 25.

(2) Grand Testament, vers 36.

(3) Cité par Champion.

(4) Petit Testament, vers 316.

(5) G. T., v. 828.

rien; constituent la classe par excellence des dévoyés et des vagabonds. Quelques-uns sont riches, qui sont la minorité, les autres, pour vivre, ont recours aux expédients, s'essaient à divers métiers, même honnêtes... Certains sont les serviteurs de condisciples plus favorisés, d'autres mendient, beaucoup maraudent, ce qui, à leurs yeux, n'était pas un méfait, mais un droit..., telle la réponse d'un écolier à ses juges :

« Tout le surplus est l'ancien patrimoine de la Faculté et des escoliers, lesquels, par une longue succession d'années, par souffrance et honnête patience, s'étaient laissés ravir et prendre les droits qu'ils y avaient. »

Ils sont batailleurs et turbulents; la nuit, ils déambulent par les rues étroites et noires en poussant des cris de mort pour appeurer les bourgeois; ils chantent des chansons grivoises sous les fenêtres des belles; arrachent, pour les marier entre elles, les enseignes. Si le guet alerté arrive, le combat s'engage, et dans la nuit propice, on donne au sergent trop zélé de « subtils coups de dague »...

Ils fréquentent les filles, les cabarets... et parfois l'école; les tavernes leur sont particulièrement chères :

Nous perdons nos plus belles roses
Puisque les tavernes sont closes,

nous dit Montaiglon, car :

On y est parfois si joyeux
Que les larmes viennent aux yeux
Plus grosses que pépins de poires
Mais au fort ce n'est que de boire (1).

On y jouait aussi aux cartes, aux dés, au berlan, au glic, aux quilles, jeux presque tous prohibés (Lacroix). On gagne quelquefois, plus souvent on perd l'argent qu'on a, celui qu'on espère... et souvent il faut laisser ses habits en gage. Villon n'a-t-il pas légué à Robert Vallée ses

braies étant aux Trumelières (2).

(1) Montaiglon.

(2) Petit Testament, vers 102.

Dans ces tavernes, les filles venaient boire et fêter avec les écoliers. On y chantait beaucoup, on s'y disputait souvent, là se combinaient les mauvais coups, des amourettes s'y ébauchaient, pas toujours désintéressées...

Quand Villon y arrive, la Faculté est en pleine effervescence. Le recteur ayant refusé de payer une certaine imposition est insulté par un élu aux finances. Pour protester, il supprime les prédications en septembre 1444, et celles-ci ne reprennent qu'en mars suivant. Pendant ces quelques mois, on ne célèbre aucun dimanche, aucune fête, même pendant le carême. Puis, un maître ès arts ayant été emprisonné avec d'autres écoliers, l'évêque de Paris les réclame comme clerc, protestant qu'en cas de refus, la Faculté cesserait ses leçons et ses prêches. Charles VII réagit par son ordonnance du 26 mars 1446, faisant instruire le procès des prisonniers et demandant des poursuites contre les instigateurs de cette grève. Et bientôt il ordonne au cardinal d'Estouteville de travailler à la réforme de l'Université. La chose est entreprise, mais les résultats ne semblent pas avoir été immédiats, car les étudiants sont toujours honnis des bourgeois, comme va nous le montrer l'affaire du « pet au diable » (1453).

Le « pet au diable » (1) était le nom d'une borne sise « devant l'ostel de l'amiral Saint-Jehan en grève ; c'était une diverse grosse pierre de merveilleuse façon » [(2). Un soir, les écoliers l'arrachent et, comme un trophée, l'emportent sur la montagne Sainte-Geneviève, au cœur du quartier latin. La police s'en empare, les écoliers la reprennent, ainsi qu'une autre pierre qui avait remplacé la borne du pet au diable. C'est l'occasion de bonnes réjouissances, de manifestations burlesques, de danses au son des flûtes et des bedons. Ils continuent à dérober la nuit des enseignes ; les bourgeois excédés se plaignent, et le prévost de Paris décide d'intervenir. Trente à quarante étudiants sont arrêtés.

(1) Cité par Champion.

(2) L'histoire du « pet au diable » nous est contée par Champion dans son ouvrage : *Villon, sa vie, son temps* ; j'en présente ici le résumé.

L'Université s'indigne ; on délibère au sujet de « ces molestations atroces » commises par le lieutenant criminel ; le recteur, à la tête de ses écoliers, se rend chez le prévôt, lui déclare que son lieutenant a abusé du pouvoir et maltraité ses élèves.

La requête est accueillie avec bienveillance et les prisonniers libérés. Tandis qu'ils s'en reviennent, ils rencontrent des sergents du guet. Une bataille s'engage dans laquelle le recteur faillit être frappé, un écolier est tué et beaucoup d'autres blessés.

Cette sanglante affaire fut pour l'Université une victoire, car elle attira de graves sanctions sur le prévôt, ses deux lieutenants et plusieurs sergents du guet.

Si, comme le dit Villon, elle lui inspira un roman qui serait une de ses premières œuvres, il n'en reste aucune trace. Quelle part prit-il à cette affaire ? Nous ne le savons pas. Spectateur, il le fut sans doute, acteur aussi quelquefois, quand les sergents n'y étaient pas...

Ils sont plus que des dévoyés les étudiants d'alors, rebelles aux lois, en état d'insurrection permanente, anarchistes en fait, et pourtant destinés à devenir demain de paisibles bourgeois ou des magistrats austères.

DEUXIÈME PARTIE

Le diagnostic pour tous les médecins découle de l'observation du patient.

En psychiatrie, les réactions de l'individu à l'égard de lui-même et du milieu révèlent son activité, et celle ci permet de préjuger déjà d'une altération de l'intelligence ou du sens moral.

L'interrogatoire et l'examen viennent ensuite détruire ou confirmer l'hypothèse, préciser la maladie.

Pour Villon, j'ai suivi dans la mesure du possible ce même plan.

Grâce aux travaux des paléographes, nous avons assez de précision sur sa vie pour la juger et apprécier la moralité de l'homme.

Ses œuvres refléteront un peu son âme et, à travers la fiction dont il s'entoure, nous chercherons à dégager le caractère.

Enfin, un artiste qui crée laisse à la postérité des monuments où il a mis, autant que son cœur, son intelligence. Les poésies de Villon nous renseigneront sur ses sentiments d'abord, mais aussi sur sa faculté d'attention, son imagination, sa mémoire.

CHAPITRE PREMIER

Activité de Villon.

Villon a laissé après lui la réputation d'un écolier turbulent. Ainsi l'a jugé Marot, et Rabelais s'inspira de sa vie pour composer le personnage de Panurge.

« Mais, nous dit M. Yve Plessis, cette légende aimable s'écroula quand A. Longnon et bientôt après lui M. Schwob exhumèrent les preuves de l'iniquité de Villon. Quand l'un et l'autre, archives au poing, montrèrent qu'il avait été non seulement souteneur, mais encore meurtrier, non seulement escroc, mais aussi crocheteur d'huis et larron d'habitude, avec effraction, préméditation, récidive » (1).

Ce portrait sévère, mais juste, nous révèle les formes de l'activité de Villon et nous dispense d'une biographie détaillée, faite par de nombreux littérateurs.

En 1456, il participe au vol du collège de Navarre soigneusement préparé, habilement réalisé, et qui rapporta un assez joli butin !

Au début de ses lais, il nous annonce son départ pour Angers, il fuit une maîtresse cruelle ; mais plus tard, la déposition de Tabary nous apprend qu'il est envoyé en éclaireur auprès d'un riche religieux de cette ville qu'on a l'intention de dépouiller...

(1) R. Yve Plessis, *La psychose de Villon*, Jean Schemit, éditeur, 1925, p. 12.

Nous le trouvons dans les prisons de Thibaud d'Auxigny, dans celles du duc d'Orléans, mais nous ne connaissons pas tous ses méfaits, car il est très discret dans ses œuvres ! Pudeur, peut-être ? Prudence, plutôt, car il se révèle cynique dans la ballade à la grosse Margot et avoue sans fard son métier de souteneur.

Si, par excès d'indulgence sans doute, A. Longnon nie l'existence de cette fille, la précision du poète indique bien son proxénétisme.

Il fut aussi un habitué des tavernes. Toute son œuvre est pleine de legs facétieux y faisant allusion, de calembours sur leurs enseignes, de traits ironiques sur leurs clients. Sans doute n'en fut-il pas des moins assidus, lui, l'amateur de bons vins, des « noirs de Bourgogne » surtout. « Je connais le vin à la tonne » (1), dit-il ; et son Grand Testament se termine par un trait d'ivrogne :

Prince gent comme esmerillon
Sachez qu'il fit au départir
Un trait but de vin Morillon
Quand de ce monde vout partir (2).

Il aime aussi le jeu, le pratique avec art on ne le **berne** pas ; et il s'en vante :

Je connais quand pipeur jargonne (3).

Il gagne au berlan, au glic, aux quilles. Mais « où en va l'acquest » ?

Tout aux tavernes et aux filles (4).

Elles lui furent tristement chères ces

filles mignottes
Portans surcotz et justes cottes (5).

Margot, Marion l'idole, la grande Jeanne de Bretagne.

Il les remercie avec grâce, parle d'elles avec délicatesse :

(1) Les menus propos.

(2) G. T., v. 2020-2023.

(3) Menus propos.

(4) G. T., v. 1699.

(5) G. T., v. 1971-1972.

« Corps féminin qui tant est tendre » (1). Il pleure leurs charmes éphémères. Parfois aussi il les invective :

Orde paillarde d'où viens-tu ? (2).

Il est cynique, passionné ; son amour est celui d'un malade ; « ému d'être laid et pauvre », ému aussi d'être presque un vieillard, car Jeanneton ne le tient plus pour un jeune homme, mais pour « un vieil usé roquard ». Et il a bien conscience de sa déchéance :

De vieux porte voix et le ton,
dit-il, et
Ne suis qu'un jeune coquard (3).

Il renie l'amour, mais ce n'est qu'une velléité. Nous le verrons plus ardent que jamais, exalté peut-être par la pensée de la mort qui semble chez lui augmenter la volupté. A la fin de son testament, il nous confie son émerveillement d'aimer encore, bien que sur le point de mourir :

Quand mourut n'avait qu'un haillon
L'époignait d'amour l'aiguillon
Plus aigü que le ranguillon (4).

Toute sa vie est pleine de contradictions, de regrets, de récidives ; peut-être a-t-il essayé effectivement de s'amender, mais la moindre occasion fait de lui le larron, comme le constate M. Yve Plessis.

Sorti de prison, heureux d'être libre, apparemment guéri, amélioré sans doute, il s'engage dans la voie du bien. Combien de temps va-t-il la suivre ? Bientôt on le retrouve dans un nouveau cachot...

Pourtant il réfléchit, il apprécie les funestes conséquences de ses méfaits, voit la cause de ses malheurs, mais chez lui la réflexion est consécutive à l'acte. Peut-être lui est-elle antérieure aussi, mais la volonté est trop faible pour arrêter le réflexe mis en jeu par une représentation, une émotion qui

(1) G. T., v. 325.

(2) G. T., v. 961.

(3) G. T., v. 734-736.

(4) G. T., vers 2015-2017.

ébranlent son organisme hypersensible, toujours prêt à réagir.

Sa déchéance physique, sa vieillesse prématurée dont il a conscience, lui ont inspiré la sage résolution de fuir l'amour :

Je renie amours et dépîte (1).

Mais la tentation passe et l'entraîne. A-t-il seulement lutté ?

Les belles lui sont parfois cruelles. C'est leur goût et leur droit. Mécontent, il réagit en les injuriant, et plus peut-être, car l'une d'elles, Denise, dut le poursuivre devant les tribunaux et Catherine de Vausselle le fit battre « comme à ru telles » (2).

Peut-être beaucoup des déboires du pauvre écolier furent la conséquence de son impulsivité, cette impulsivité que M. Yve Plessis a sentie en Villon. Mais l'exemple qu'il nous propose pour nous le démontrer — l'affaire Sermoise — révélerait, au contraire, un Villon calme, froid, absolument maître de lui.

Villon provoqué se montre aimable, « onctueux et placide » ; il fuit devant un adversaire échauffé, et ne riposte qu'après avoir été blessé. Il rompt encore, et le coup de pierre mortel pour l'agresseur, il ne le donnera que mis dans l'impossibilité de fuir.

« Villon, prudent et rusé, n'est pas de ceux qui recherchent les noises. A faire front, il préfère biaiser ou rompre. Aussi a-t-il reçu très civilement la première bordée de Sermoise. Il rage blanc, guette, dissimule, voit venir, se contraint, se contient. » C'est M. Plessis qui nous le dit. Cette belle maîtrise, il la perd seulement dès qu'il est blessé, et il frappe « non pas au hasard, mais juste au bon endroit » (3).

Si, dans une telle conduite, M. Plessis trouve la preuve de « l'impulsivité morbide », beaucoup de médecins et même de profanes se refuseront à le suivre.

Sa vie agitée, ses rechutes malgré ses résolutions, son retour à l'amour malgré les déceptions qu'il y trouve et les décisions qu'il a prises, suffisent à nous montrer un impulsif, un instable et un amoral.

(1) G. T., v. 713.

(2) G. T., v. 669.

(3) Yve Plessis, déjà cité.

Fut-il un « dromomane », comme on l'a pensé ? Ce n'est pas sûr, en tout cas pas apparent. Certes, il a erré sur les routes de France, mais à contre-cœur, sans doute, car il était exilé et fuyait la police du roi. Dans ses œuvres, jamais il n'a exprimé son amour du vagabondage, pas une ballade qui pourrait être une chanson de route, jamais il ne chante le printemps, il est fermé à la nature, « il ne voit que du dedans » (1). Son rêve, au contraire, il le dit lui-même, est d'avoir « maison et couche molle » (2), et il résume tout cela dans les contredits de Franc Gontier :

Il n'est trésor que de vivre à son aise (3).

Fut-il « claustrophobe » (4) ? Pas davantage, croyons-nous. Sans doute, il a l'horreur des endroits clos et insalubres, comme les prisons de Thibaud d'Auxigny, mais qui ne partagerait une telle aversion?... Au contraire, il semble se complaire « au tassement du bouge » (Y. Plessis), et aime les tavernes autant qu'il déteste les cachots.

Ne chargeons pas Villon de tares qui ne sont pas les siennes, celles qu'il a lui suffisent : joueur et buveur par goût, souteneur d'occasion, escroc par besoin et accidentellement meutrier, mais non pas criminel, avec des velléités de s'améliorer, voilà, dégagée de sa légende, la vraie physionomie de Villon.

Aimant passionnément la femme, tenaillé de désirs que la continence des prisons exaspéra peut-être, mais que la possession ne semble pas calmer, il nous fait penser à certains malades dont les sens génésiques s'exaltent, alors que les forces diminuent.

Mais ce n'est pas encore le moment d'une hypothèse étiologique, et nous allons, au chapitre suivant, étudier, dans la mesure du possible, le processus de ses principales fonctions intellectuelles.

(1) Yve Plessis.

(2) P. T., vers 204.

(3) G. T., v. 1482.

(4) C'est M. Yve Plessis qui parle de la dromomanie et de la claustrophobie de Villon et la constate, pages 53 et suivantes.

CHAPITRE II

Intelligence.

Il semble vain à un profane de s'essayer à démontrer l'intelligence de Villon.

A un psychiatre, l'entreprise peut paraître prétentieuse, j'en ai conscience aussi.

L'étude sera incomplète nécessairement, des lacunes passeront inaperçues, que l'interrogatoire et l'examen de l'homme eussent révélées.

Des gens de génie ont parfois une partie de leur sphère intellectuelle gravement altérée dont leur œuvre ne porte aucune trace.

Villon fut peut-être un obsédé. Peut-être eut-il des périodes d'amnésie, ceci nous ne le savons pas. Mais dans ses deux testaments, l'étude du fonctionnement de sa mémoire, de son attention, de son imagination, sans nous donner une absolue certitude, permettra du moins une certaine présomption.

*
* *

Villon fut bachelier en mars 1450 et licencié maître ès arts en 1452 sous Jean de Conflans; il obtenait donc ce titre à 22 ans, âge minimum requis par les règlements universitaires (1).

Ceci nous permet de présumer une certaine facilité d'assimilation chez celui qui fuyait l'école et n'aimait pas le travail.

Mémoire. — S'il crie ses misères, il n'a jamais accusé de défaillance ou d'anomalie de ses facultés intellectuelles.

A la fin de ses lais, il parle « d'oppression d'oubliance », mais

(1) Ch. Henriot, *De l'organisation de l'Université au moyen âge*, p. 60.

pour se ménager une conclusion adéquate ; il a sommeil, ses « intellectuelles » l'ont abandonné, le cierge est éteint, l'encre gelée.

C'est un paresseux, il le confesse, « car de lire je suis fétard » (1), et sans doute il aime moins encore relire. Mais ce que ses livres peu compulsés et surtout ce que la tradition orale lui ont appris reste dans sa mémoire, et l'évocation chez lui est facile, précise, spontanée semble-t-il, au rythme des événements.

Beaucoup d'allusions à la Bible, aux légendes des saints que son protecteur dut lui conter. Il cite des vers de Virgile, parle avec bonheur des héros de l'antiquité grecque, chante les dames et seigneurs du temps jadis, les fait défiler devant nous, les situe, les caractérise d'un mot.

A Louis, le bon roi de France, il souhaite l'heur de Jacob, l'honneur et la gloire de Salomon, la longévité de Mathusalem. Veut-il excuser ses larcins ? Il conte l'anecdote d'Alexandre qui, ayant pris un malfaiteur, voulut l'interroger. Celui-ci lui réplique que les circonstances ont fait de lui un larron :

Si comme toi me pusse armer
Comme toi empereur je fusse (2).

Et l'écolier déplore n'avoir rencontré un autre « piteux Alexandre » qui l'eût fait en bonheur entrer.

Ses déceptions en amour, d'autres les connurent :

Narcissus le bel honnêtes qui
En un parfons puits se noya... (3).
Sardana le preux chevalier (4).
David le roi, sage prophètes,
Crainte de Dieu en oublia (5).

Hérode, Ammon, Salmon, Sanson.

Ces infortunes d'hommes illustres le consolent un peu. Et Villon nous montre que son esprit est riche de souvenirs suffi-

(1) Vers 36, G. T.

(2) G. T., vers 143-144.

(3) G. T., v. 637-638.

(4) G. T., v. 641.

(5) G. T., v. 645-646.

samment précis pour qu'il les puisse comparer aux événements ou en tirer des leçons de sagesse. L'exemple s'adapte au cas parfaitement et le souligne. On n'a jamais la moindre impression de pédantisme, car Villon n'était pas pédant, lui qui se moquait du jargon de l'école.

C'est un érudit. Il a beaucoup retenu, ses évocations sont faciles, complètes, situées dans le temps, ce sont mieux que des réminiscences, des *souvenirs*.

Ainsi, grâce à son excellente mémoire, Villon pare ses œuvres de mille choses du passé et montre que les humains ont toujours les mêmes soucis et les mêmes faiblesses.

Attention. Observation. — Mais là ne réside pas tout son art. Il nous promène à travers ce Paris du moyen âge, aux rues étroites et sombres et nous montre en passant les gueux

Gisants sur les estaux
Tremblér à chièrè renfrognée
Maigres velus et morfondus
Chausses courtes, robe rognée (1).

Puis, voici

Les pietons qui vont d'aguet
Tastonnant par les establis (2).

Et les pendus, et le charnier des Innocents et la belle Heaulmière se lamentant avec :

Les pauvres vieilles sottes
Assises bas à croupetons (3).

Mais pour peindre, il faut observer ; pour observer, il faut fixer son attention et garder le souvenir des impressions reçues.

Villon peut aussi réfléchir ; il a cette attention intérieure, « cette pensée qui se prend elle-même pour objet » : l'introspection. Ses méfaits commis, il s'arrête pour se juger, il regarde en son âme, examine les mobiles qui l'ont poussé et, enclin à l'indulgence, il se trouve mille excuses. Les chagrins et les regrets nés de ces heures de lucidité intérieure lui ont donné

(1) Petit Testament, vers 235-239.

(2) P. T., vers 171.

(3) G. T. vers 527.

ces accents d'humilité et de repentir touchants qui l'ont fait absoudre de beaucoup.

Son attention sera encore attirée par des soucis métaphysiques; il pense à la vanité des choses humaines; l'idée de la mort, constante chez lui, inspire ses réflexions mélancoliques et donne à son âme cet accent « cruellement triste » noté par Marcel Schwob et souligné plus loin.

Villon observe et se souvient. Il peut ainsi nous brosser les jolis tableaux où nous voyons revivre le moyen âge et le vieux Paris. Son attention se fixe-t-elle sur lui-même, elle lui inspire de sages méditations. Mais cette faculté qu'il utilise à ses besoins ne dépasse jamais l'usage ordinaire, elle ne dérive pas, comme dans certains cas pathologiques, en se fixant obstinément sur le même objet pour aboutir à l'obsession ou idée fixe.

Jugement. — Sa vie agitée, si obstinément mauvaise, a fait croire à M. Yve Plessis qu'il ne disposait pas d'un jugement très sain. « Déterminé au moment d'agir par le seul avantage personnel, nous dit l'auteur, il confond trop souvent ses fringales de jouissance immédiate avec ses intérêts véritables, mais lointains. Mais si son jugement est faux au point de vue de l'honnêteté admise, il lui paraît à lui parfaitement droit et logique au moment où il juge. » (1).

Ce point de vue tendrait à atténuer la responsabilité de Villon et impliquerait chez lui une certaine inconscience au moins momentanée. Mais il connaît toujours le mal qu'il fait; ses regrets l'expriment assez nettement, et quand, par exemple, il a l'intention de voler son parent d'Angers, il feint des chagrins d'amour pour expliquer son départ.

Mentirait-il si cela lui paraissait « droit et logique »?

L'affaire du collège de Navarre a été préméditée, préparée avec soin. Villon a eu le temps de penser à cet acte, d'en mesurer les conséquences possibles : la prison et la corde peuvent l'attendre s'il est trahi; toutes ces éventualités, il les a

(1) Yve Plessis, déjà cité.

prévues, mais l'espoir de n'être pas pris, les nécessités du moment l'ont déterminé à agir.

Si l'écolier fut malfaiteur, ce n'est pas par manque de jugement, qu'on a défini « la perception et l'affirmation du rapport des choses ». Quand il regrette sa jeunesse folle et pleure sa misère présente, quand il maudit une cause dont il subit les effets, Villon juge et apprécie.

Il aime l'équivoque, se plaît au calembour, utilise l'antiphrase. N'est-ce pas le jugement qui nous fait ainsi percevoir entre les choses les plus disparates un rapport, une disproportion, une opposition, et parfois très subtils? Il faut observer, apprécier et imaginer pour avoir de l'esprit.

Certes, beaucoup d'aliénés s'y essaient aussi, mais les rapports qu'ils perçoivent sont apparents pour tous, l'expression en est maladroite ou pauvre, c'est une velléité, non une réalisation.

Association. — Villon s'en distingue par la qualité de l'élément et celle de l'expression. D'ailleurs, ce genre était à la mode chez les poètes du moyen âge; il y excelle, semble-t-il, et ceci nous prouve, en outre, que l'association des idées se fait chez lui assez facilement. Nous aurions pu le souligner avant, car si la mémoire garde les souvenirs, c'est généralement une association d'idées qui détermine tout le processus de l'évocation.

Imagination. — Mais ce n'est pas en calembours que se manifeste l'imagination du poète. Elle apparaît, dans ses descriptions, dans toute son œuvre.

Passive, elle reproduit des images antérieurement perçues, les fait revivre à nos yeux, comme les pendus qui se balancent de-ci de-là « comme le vent varie ».

La vie trop courte ne lui permet pas de connaître à la fois la belle Heulmière dans la grâce de sa jeunesse, et d'observer plus tard sa déchéance physique. Il l'a vue vieillie seulement. Avec les souvenirs conservés par sa mémoire, modifiés peut-être, il *reproduit* ses traits de femme laide.

Mais il *crée* par un effort d'imagination l'Heulmière jeune et belle qu'il ne connut jamais.

Les divers états d'âme exprimés dans son œuvre sont parfois une peinture fidèle du présent, souvent aussi il reproduit, parfois sans doute il invente.

Il embellit, amplifie, modifie ce qu'il éprouve, car il y a toujours de la fiction en poésie où l'imagination préside.

Mais si l'imagination de Villon est féconde, elle ne s'égare pas jusqu'à l'hallucination. Riche, elle ne déborde pas ; vive, elle n'est pas dérégulée ; ici non plus rien de pathologique, rien de la rêverie délirante.

*
* *

Candidat aussi heureux que le plus doué des écoliers, il obtient ses brevets à l'âge minimum. Peu zélé sans doute, on peut croire qu'il fut brillant quand même.

Si nous parcourons son œuvre pour y étudier dans la mesure du possible les diverses fonctions de l'intelligence, l'érudit, l'évocat garantissent son excellente mémoire, le peintre du charnier des Innocents, de l'agonie, de la mort :

Gardez-vous de ce mau hale
Qui noircit les gens quand sont morts.

s'affirme comme un observateur — il réfléchit aussi et médite, l'artiste enfin nous révèle une imagination facile.

Du point de vue intellectuel, ses facultés paraissent normales, mais plus brillantes chez lui qui fut poète.

Aussi cette perfection intellectuelle met en relief la déchéance morale de Villon ; il y a désharmonie, déséquilibre.

Plus doué, il aurait dû être meilleur que d'autres, mais ne le fut pas. Fut-il normal ? Pas même. Un amoral alors ? C'est ce que nous allons étudier.

CHAPITRE III

Étude du caractère de Villon.

Villon s'est peint lui-même dans sa ballade : « Je ris en pleurs », car il a conscience de ses « lubres sentiments » qui sont les reflets divers et souvent opposés d'une même âme, aussi est-il difficile de dégager sa physionomie morale. Si, dans ses actes, il est insociable, impulsif, amoral, instable, son œuvre nous le révèle aussi versatile, inquiet, menteur et « cruellement triste ».

Versatilité. — « Tout ce que la fantaisie la plus flottante peut avoir de caprice, on le trouve dans son œuvre » (1), remarque Théophile Gautier.

Au début de ses lais, il dit la cruauté de sa maîtresse, la tristesse d'un départ qui pourrait être définitif, et il commence quelques legs facétieux. Gravement, il se signe et invoque Dieu le père, le fils, la Vierge, pense à son oncle et lui lègue opportunément son « bruit », c'est-à-dire sa mauvaise réputation. Il songe à Robert Vallée, homme considérable, Villon en fait un « pauvre clergeot » au Parlement, l'écolier charitable pour l'aider, lui lègue ses « brais en gages aux Trumelières » (2).

Aux « trois petits enfants tout nus », des moines fort riches d'ailleurs, qu'il veut obliger, il donne mille choses irréelles ou parfaitement inutiles.

Charité m'y a incité
Et nature, les voyant nus (3).

(1) Théophile Gautier, *Les Grotesques*.

(2) P. T., vers 102.

(3) P. T., vers 215.

La première œuvre est finie, il a donné tout ce qu'il a et pour sanctifier ces bonnes actions, ayant entendu sonner la cloche de Sorbonne, il se met à genoux pour prier.

Si nous ouvrons le Grand Testament, aux imprécations contre Thibaud d'Auxigny succèdent les louanges au bon roi Louis; en passant, il s'humilie; « je suis pécheur, je le sais bien » (1), puis un reflet d'espérance :

Pourtant ne veut pas Dieu ma mort (2).

Mais les hommes ne sont pas trop indulgents, et son Dit de Diomèdes est un plaidoyer. Les circonstances et les malheurs de sa naissance ont fait de lui un malfaiteur :

Nécessité fait gens méprendre
Et faim saillir le loup du bois (3).

Il déplore sa « jeunesse folle », bien qu'elle eût aussi ses charmes :

Où sont les gracieux galants
Que je suivais au temps jadis
Si bien chantant, si bien parlants,
Si plaisants en faits et en dits (4).

Hélas! « beaucoup sont morts et roidis », et mille pensées tristes viennent assombrir son âme. Mais ce sujet austère lui paraît importun :

Parlons de choses plus plaisantes (5).

Et des legs facétieux alterneront avec de jolies évocations du passé, la ballade du franc buveur côtoiera celle aux enfants perdus.

Tout se trouve dans son œuvre, le joli et le laid, le sublime et le cynique. Mais pour que le ton change, il n'est même pas besoin de passer d'une œuvre à une autre, et, quoi qu'on en ait dit, Villon ne garde pas toujours la convenance du sujet :

Ainsi, le début du Grand Testament est pieux et grave, la

(1) et (2) G. T., vers 105-106.

(3) G. T., vers 167.

(4) G. T., vers 225-228.

(5) G. T., 266.

Trinité y est remerciée qui sauva ce qu' « Adam périt ». Sans elle, nous étions tous damnés, sauf les patriarches et les prophètes, car, de l'avis de l'écolier, ceux-ci :

Oncque grand chaud n'eurent aux fesses (1).

Il devient tendre pour son oncle et lui « requiert à genouillon » d'oublier ses méfaits. Il sait garder un accent d'humilité, de candeur, de naïveté pour prier Notre-Dame, et cette ballade à la Vierge « parmi ses sœurs les ballades ou fantasques, ou libertines, ou ignobles, s'épanouit blanche et pure comme un lys » (2).

Cette diversité témoigne bien des « lubres sentiments » du poète. L'étude de son activité a montré aussi combien il était instable, nous verrons plus loin les raisons de cette versatilité.

Tristesse. — Cependant, il a quelque chose de constant, c'est cet « accent cruellement triste » noté par Marcel Schwob et ce ton de mélancolie, parfois de désespoir, qui imprègne toute son œuvre.

Même dans la ballade à la Grosse Margot, qui veut être cynique, le premier vers de l'envoi est surtout désabusé :

Vente, gresle, gèle, j'ai mon pain cuit (3).

Beaucoup de considération sur la mort qui tout désagrège, surtout la beauté des femmes, cette mort toujours imminente et définitive :

Vivre aux humains est incertain
Et après mort n'y a relais (4).

Cette pensée le console pourtant des inégalités sociales, car elle frappe tout le monde :

Seigneuries leur sont ravies
Clerc ne maître ne s'y appelle (5).

(1) G. T., v. 808.

(2) Th. Gautier, *Les Grotesques*, déjà cité.

(3) G. T., vers 1621.

(4) P. T., 61.

(5) G. T., 1758.

Quand est des corps, ils sont pourris
Aient été seigneurs et dames (1).

Il a su nous la peindre en traits inoubliables :

Gardez-vous tous de ce mau hale
Qui noircit gens quand ils sont morts (2).

Il redoute son cortège de souffrance :

Et meure Pâris ou Hélène
Quiconque meurt meurt à douleur (3).

Pourtant, ce n'est pas une obsession, il sait dégager son âme, passer à des sujets plus plaisants. Souvent, ce n'est qu'un voile de mélancolie qui l'assombrit un peu ; et les vers « mystérieux et doux » (4) sont moins désolés où il chante les dames du temps jadis avec toujours cette nuance de tristesse qui convient pour parler des choses du passé.

Inquiétude. — A côté de cette « brûlante menace de mort » (5) qui retentit dans tout son Grand Testament, nous voyons l'inquiétude de sa « perdition physique » (6). Le sentiment de cette déchéance est souvent exprimé par lui. Il est vieux précocement, il s'en rend compte, et Jeanneton n'hésite pas à le lui dire. Son testament nous laisse supposer une fin prochaine :

Qui meurt a ses lois de tout dire (7).

Mais de cette inquiétude il est difficile de distinguer les causes. Est-ce toujours son organisme débile qui semble vouloir chez lui suspendre le rythme de la vie ou la « rigueur de justice » ?

(1) Grand Testament, vers 1761.

(2) G. T., v. 1722.

(3) G. T., v. 314.

(4) Marcel Schwob.

(5) et (6) Louis Dimier, *Œuvre de Villon*, p. 238.

(7) G. T., v. 728.

Ainsi, dans le débat du corps et du cœur, celui-ci ne tient plus « qu'à un petit filet » :

Force n'ai plus, dit-il, substance ne liqueur (1).

Villon était-il malade, ou avait-il quelque méfait à expier ? Mais il était inquiet.

Humeur. — Mais Villon n'est pas toujours le petit écolier triste et dolent.

Son impulsivité le pousse à réagir plus que d'autres ; si parfois il oublie les bienfaits, sa haine est durable. Il ne peut se résoudre à pardonner à Thibaud d'Auxigny :

Tel lui soit Dieu qu'il m'a été (2).

Il abandonne sa maîtresse « félonne et dure », mais

En requérant d'elle vengeance

A tous lès Dieux vénérieux (3).

Nous l'avons vu poursuivi devant les tribunaux et battu « comme à ru telles », sans doute pour des excès de son humeur.

Dans ses œuvres, parfois il est tendre avec les femmes, ailleurs il les invective. A sa « chère Rose », il envoie la ballade qui se termine en erre. Pernet de la Barre la lui portera en l'interpellant en ces termes :

Orde paillarde, d'où viens-tu ?

Ses legs, la plupart ironiques, sont souvent des outrages pour les héritiers.

Il se révèle méchant, d'une méchanceté que n'excuse plus la colère, quand « aux gisants sous les étaux » il donne à « chacun sur l'œil une grognée ». Mais il s'avilit davantage encore lorsque, par flatterie peut-être, il se moque du sénéchal, aujourd'hui en disgrâce, qui autrefois l'avait obligé.

(1) Le Codicille, v. 115.

(2) G. T., vers 16.

(3) P. T., vers 25.

(4) G. T., v. 911.

Dignité. — Cette attitude montre l'altération du sentiment de sa dignité personnelle. L'étude de sa vie nous l'avait déjà indiqué, certaines saillies grossières du Grand Testament et cette « fanfaronnade de vice » notée par M. Yve Plessis nous confirment dans cette opinion.

Tendance au mensonge. — Si Villon fut le plus personnel des poètes, s'il a dépouillé tout le lourd appareil de la rhétorique de son temps pour exprimer ce qu'il éprouve, si ses repentirs, ses regrets ont un accent de sincérité qui touche, il ne faut cependant pas le croire aveuglément.

On ne saurait dégager sa vraie personnalité des confidences qu'il semble avoir faites dans ses œuvres. Sans doute, il regrette les fautes commises, mais on ne sait pas leur gravité.

Il a fallu que les paléographes découvrent dans les archives les documents qui ont permis de reconstituer sa vie, qu'une légende indulgente avait singulièrement embellie.

Lui-même s'est enveloppé de fiction. S'il ne « trahit pas la vérité, il la dissimule ou la farde .. il a trop de souplesse pour n'être pas cauteleux, trop de ruse pour n'être pas clandestin » (1).

Il annonce un départ pour chagrin d'amour, et c'est pour voler un religieux qu'il se rend à Angers! Peut-être y a-t-il les deux raisons? Mais pourquoi Villon omet-il précisément celle qui le charge?

Il est « hardiment faux », a dit Schwob, « faux au point d'être bouffon ».

Déjà le prince d'Orléans l'avait aussi apprécié.

Qui a toutes ses hontes bues
Il ne lui chaut qu'on le lui die
Il laisse passer moquerie
Devant ses yeux comme les nues

Quand gens rie, il faut qu'il rie
Rougir on ne le ferait mie
Contenances n'a point perdues
Qui a toutes ses hontes bues.

(1) Y. Plessis, *Psychose de Villon*, déjà cité.

« Portrait grave et triste », nous dit Schwob; « l'homme austère a sans doute été choqué par la bouffonnerie de Villon. »

Portrait sévère peut-être? Le poète jaloux n'aurait-il pas caricaturé un rival?

Exagéré ou exact, ceci montre cependant l'aptitude à dissimuler. Mais il est « l'escolier de la misère »; celle-ci l'a rendu sans doute souple et patient, l'a incité à corriger une impulsivité acquise, car il s'exhorte à la patience dans une ballade.

Prends tout en gré Villon (1).

*
* * *

Nous venons de voir le caractère de ce poète, instable dans sa vie, versatile dans ses sentiments, ayant l'inspiration la plus variée, inégal, triste toujours, inquiet souvent et dans ses actes amoral.

Pourquoi cet être exceptionnellement doué fut-il un souteneur, un escroc, un associal? Pourquoi, ayant déploré ses fautes, y retombe-t-il encore? Comment le poète de la ballade pour prier Notre-Dame a-t-il à la même époque chanté la grosse Margot?

Fut-il un éclectique? Non, mais un malade, et quel malade?

(1) Le Codicille, vers 47.

CHAPITRE IV

Essai de diagnostic et de pathogénie.

En adoptant pour la commodité de l'étude la division que Régis donne de la pathologie mentale, où il distingue un premier groupe comprenant les psychopathies-infirmités, et un second où il fait rentrer les psychoses, dans quel cadre allons-nous placer Villon ?

Nous ne dirons pas du poète qui dépassa les meilleurs de son temps, de l'homme qui, seul de sa lignée, sortit de l'ombre pour s'imposer à la postérité par son extraordinaire génie, qu'il fut un dégénéré.

Pour compenser et rectifier l'injustice de cette assimilation, d'aucuns en ont fait un dégénéré supérieur, c'est-à-dire un être qui, à côté des qualités les plus brillantes, présentait des lacunes et même des tares. Mais celles-ci eussent apparu précocement et le peu que nous savons de sa toute jeunesse et de son adolescence ne nous permet pas de supposer leur existence. Il ne nous révèle rien d'anormal sur son enfance. Son oncle « plus doux que mère » fit sa première éducation. Jeune homme, il est accueilli chez M^{me} d'Estouteville, femme du prévôt de Paris, et alors comme aujourd'hui on avait le sens des convenances. Il subit avec succès ses examens, ayant juste l'âge minimum requis par les règlements universitaires. Enfin, la lettre de rémission accordée par le roi, constate que jusqu'à l'âge de 23-ans « il s'est bien et honnorablement gouverné, sans jamais

avoir esté ataint, reprints ne convaincu d'aucun autre vilain cas blame ou reprouche ».

Donc, à juger sur pièces, Villon, jusqu'à 23 ans, n'a présenté aucun trouble grave d'origine constitutionnelle ; il n'est donc pas un dégénéré, même supérieur.

Les troubles de son affectivité, de sa moralité, de son activité, ne présentent pas un caractère d'intensité et d'irrégressibilité suffisant pour réaliser une psychopathie-infirmité acquise, pour en faire un dément.

M. Yve Plessis a décrit la psychose de Villon, mais en donnant à ce mot un sens très large sans doute.

En psychiatrie, il y a des psychoses : manie, mélancolie par exemple, dont Villon ne semble avoir réalisé aucun type ; d'ailleurs, l'intégrité apparente de ses fonctions intellectuelles nous avait fait éliminer ce diagnostic.

C'est tardivement et d'une manière progressive que sont apparus chez lui les troubles que nous allons résumer, pour essayer de les interpréter ensuite ; après quoi, nous en étudierons les conditions et les causes.

Troubles somatiques. — Dans son Grand Testament, Villon exprime souvent l'inquiétude de sa perdition physique. Il a conscience de sa déchéance, se plaint d'une vieillesse prématurée, fait souvent allusion à une mort prochaine.

Il est « sec et noir comme escouvillon », « plus maigre que chimère ».

Troubles psychiques. — C'est là aussi que nous trouvons toutes les anomalies signalées dans l'étude de son caractère. Nous avons noté son impulsivité, sa versatilité, ses « lubres » sentiments, la variété de son inspiration. Poète plus doué que les meilleurs, nous le voyons pieux et dévot parfois, souvent grivois, à l'occasion cynique. La joie succède à la tristesse, des facéties bouffonnes alternent avec des considérations graves. Après un moment de mélancolie, nous voyons apparaître l'espérance. N'y a-t-il pas un peu d'euphorie dans la ballade récemment exhumée par Byjwanek où, après avoir constaté

qu'on l'aime mieux « sain que malade », Villon exprime son impatience de reparaitre dans la société où il va trouver l'estime et la considération ?

Nous avons tous dans la vie des états d'âme différents pour des circonstances identiques, des tristesses sans sujet et des joies sans raison, mais d'une intensité limitée et d'une succession moins brutale. Le rythme de cette alternance semble accéléré chez Villon, comme chez beaucoup de cyclothymiques, comme chez eux aussi le contraste est violent.

L'étude de son activité l'a révélé amoral, associal, impulsif. En délicatesse avec la justice, il vit en marge de la société, affilié peut-être à la coquille, en tout cas ayant avec ses membres des relations d'amitié et suivies.

Il a une conscience, mais non scrupuleuse, plus que le remord il connaît le regret; il y a chez lui une sorte d'hypoesthésie du sens moral qu'expliquent, en partie seulement, l'ambiance du milieu et l'habitude de la faute.

Mais malgré cette déchéance, son inspiration ne tarit pas. Si la vie des prisons a ruiné sa santé, si son sens moral semble plus que jamais ébranlé, son intelligence, par contre, ne paraît pas atteinte, mais plutôt exaltée. Il trouve pour nous dire sa misère des accents qu'il n'a jamais eus et les qualités soulignées au chapitre II s'affirment surtout dans le Grand Testament, c'est-à-dire au moment où ses méfaits se multiplient.

Cette désharmonie entre son talent, sa moralité, ses actes, le fait apparaître comme un *déséquilibré*, non parce que chez lui les facultés se sont développées de façon inégale, mais parce que les éléments qui sont venus désagréger et troubler les unes ont respecté, même exalté les autres.

Cette désharmonie ne s'affirme pas seulement dans la comparaison des facultés entre elles, mais aussi dans les diverses manifestations de chacune. Il y a quelques périodes de calme dans sa vie agitée; nous avons noté la variété de son inspiration, la versatilité de ses sentiments, et les littérateurs ont souligné la valeur de certaines pièces et l'insignifiance de d'autres.

Mais cette désharmonie s'est accusée après son adolescence ; rien n'implique qu'elle soit définitive, ne pourrait-elle disparaître ou s'atténuer si on en supprimait les causes ?

*
* *

Si Villon est né vierge de tares, sans doute est-il plus apte que d'autres à les acquérir.

Peut-être dut-il à l'hérédité d'être faible, lâche et fourbe, comme le jugea le duc d'Orléans ; ce fut souvent une nécessité pour les humbles de se soumettre et de se plier ; l'écolier possédait en puissance ces possibilités et d'autres sans doute ; qu'une cause quelconque intervienne, les images héréditaires, jusquelà contenues, le « moi », comme dit L. Daudet, se substitue au « soi », et un autre personnage apparaît. Nous étudierons plus loin ce qui a pu déclencher ce rythme nouveau.

Peut-être dut-il à ses aïeux sa misère physiologique, et à l'éducation trop douce d'un oncle débonnaire d'avoir, plus que celle du devoir, la notion du bien, et une volonté trop faible pour réaliser ce qu'il aimait sans doute.

L'atmosphère de guerres, de deuils, de peur, dans laquelle il grandit aura ébranlé sa sensibilité ; or, celle-ci reçoit l'impression et déclenche l'acte. Vive, comme paraît l'être la sienne, elle le rend plus suggestible et plus facilement victime des exemples, les émotions seront pour lui plus fortes, les déceptions plus pénibles ; les réactions plus violentes.

Ce sont là des conditions prédisposantes, dont la pathologie mentale reconnaît l'importance. Elles mirent Villon en état de moindre résistance psychologique et physiologique et le prédisposèrent à subir les effets de l'alcool et de la tuberculose, dont il nous paraît avoir été victime.

Villon fut, nous l'avons vu, un habitué des tavernes ; il semble en avoir connu beaucoup par les allusions qu'il fait dans ses lais ; il a de l'érudition quand il s'agit de vin : « Je connais le vin à la tonne », dit-il, et il apprécie surtout le Bourgogne, ce « vin morillon » qu'il veut boire avant de mourir. Aux berge-

ries de Franc-Gontier, il préfère boire « hypocras à jour et à nuitée ».

Il a, dans son psychisme, les mêmes tendances que chez les alcooliques; il est jaloux des femmes qui lui refusèrent leurs faveurs pour les accorder à d'autres; il se pose en persécuté de l'amour, il est l'amant « remy et renyé » par des maîtresses « felonnes et dures »; il meurt « *amant martyr* », victime de Denise, de Catherine de Vaucelle, de Marthe, qui l'ont berné, trompé, ridiculisé.

Quelle est l'importance du facteur alcool dans les troubles de Villon? On ne peut le préciser, mais il semble bien qu'on n'en puisse nier l'importance.

Moins certain, mais probable, ou tout au moins possible, est le rôle de la tuberculose chez lui.

Il est l'enfant de la misère, dit-il, ne mangeant pas toujours à sa faim, logeant souvent dehors quand il n'est pas hébergé dans les prisons insalubres.

« Trop lui a fait faim dure guerre ». Il est « plus maigre que chimère », « sec et noir comme escouvillon ». Dans son corps, les vers ne trouveront « grant graisse ».

Enfin, il tousse et crache, c'est lui qui nous le dit.

Cette euphorie qui apparaît parfois chez lui, et cette exaltation du sens génésique sont fréquentes chez les tuberculeux.

Tout ceci ne donne pas la certitude d'un examen, mais des présomptions dont on pourrait multiplier le nombre, car toute son œuvre est pleine de révélations identiques.

Enfin, l'exemple de poètes, d'artistes plus rapprochés de nous, dont on connaît les tares et leurs causes, dont la vie et l'activité intellectuelle ont beaucoup d'analogie avec celle de Villon, nous encouragent un peu plus à incriminer ces deux causes.

*
* *

Tuberculose et alcool ont fait, pensons-nous, de Villon un *déséquilibré*, un *désharmonique*; les conditions de sa vie l'avaient prédisposé.

Placé dans un milieu autre que la bohême, le cadre familial par exemple, il eût évité les tavernes et aussi la prison ; il eût pu, à coup sûr, n'être pas alcoolique et, de ce fait, diminuer d'autant sa réceptivité tuberculeuse.

Faut-il regretter cette déchéance de Villon ? S'il était resté sain, eût-il été un grand poète ? N'a-t-il pas trouvé dans son intoxication, comme beaucoup, l'excitation nécessaire pour réaliser ce qui chez lui était sans doute en puissance ? Il nous est permis de le supposer, mais la démonstration en est impossible.

CONCLUSION

Nous ne pensons pas qu'il y ait chez Villon de psychopathie-infirmité. Ce que nous savons de sa jeunesse ne nous permet pas de dire qu'il fut un dégénéré, même supérieur.

Les troubles qu'il présenta plus tard n'ont pas un caractère d'irrégressibilité tel qu'on puisse voir chez lui une psychopathie infirmité acquise.

Il n'y a chez lui rien d'un dément. Enfin, il ne réalise aucun type de psychose, et l'intégrité apparente de son intelligence élimine *a priori* ce diagnostic.

C'est un *désharmonique*. Prédisposé peut-être, il trouva dans l'alcool et la tuberculose, pensons-nous, un excitant qui ébranla de façon inégale et asynchrone ses centres psychiques.

Vu : *Le Doyen,*

C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :

Le Président.

J. ABADIE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 15 mai 1928.

Pour le Recteur de l'Académie :

Le Doyen délégué,

C. SIGALAS.

BIBLIOGRAPHIE

- PROMPSAULT (Abbé). — Œuvres de Villon.
Villon et la médecine. *Chronique médicale*, 1906.
SPALIKOWSKI (D^r). — Villon et son temps. *Gazette médicale du Centre*.
HELME (F.). — Fantaisie sur l'argot, le poète Villon et la vérole.
PILLEUR (D^r). — Villon. *Journal de médecine de Paris*.
CAMPAUX (Antoine). — Villon, vie et œuvres.
LACHOIX (Paul). — Œuvres de F. Villon.
DAUMON. — François Villon. *Journal des savants*, 1832.
GAUTIER (Théophile). — François Villon. *Revue française*, 1844,
recueilli dans *Les Grotesques*.
PROFILET. — Vie et œuvres de Villon. Châlons, 1856.
VITU (Auguste). — Notes sur François Villon. Librairie des biblio-
philes, rue Saint-Honoré, Paris.
LONGNON (Auguste). — La vie de Villon.
BIGWANK. — Étude sur Villon.
Rabelais et Villon. *Revue des bibliothèques*, janvier-mars 1907.
MOLAND (Louis). — Vie et œuvres de Villon.
DIMIER (Louis). — Villon, œuvres complètes. Delagrave, éditeur.
SCHWOB (Marcel). — François Villon, rédactions et notes.
THUASNE. — François Villon, œuvres. Auguste Picard, éditeur,
Paris.
CHAMPION (Pierre). — Villon, sa vie, son temps. 2 vol. in-8°, 1913.
PLESSIS (Yve). — Psychose de Villon. Jean Schemit, éditeur, 1925.

